

Irrlicht in der Berufsbildungspolitik

Mit akademisch klingenden Titeln wie «Professional Bachelor» soll die höhere Berufsbildung aufgewertet werden. Doch das ist definitiv der falsche Weg. Jürg Zellweger



Jürg Zellweger ist Mitglied der Geschäftsleitung des Schweizerischen Arbeitgeberverbands.

Der Nationalrat möchte die Abschlüsse der eidgenössischen Prüfungen und der höheren Fachschulen aufwerten, indem sie den akademischen Titeln angeglichen werden. Der Vorstoss von SP-Nationalrat Aebischer schlägt etwa Berufs-Bachelor, Bachelor-HF oder Professional Bachelor/Master anstelle der eidgenössischen Fachausweise und Diplome vor. Die höhere Berufsbildung sei international nicht bekannt und Berufsleute würden bei Bewerbungen im Ausland benachteiligt, so die Argumentation. Die Benachteiligung nehme auch in der Schweiz zu, da internationale Firmen und Chefs aus dem Ausland eher Fachleute mit akademischen Abschlüssen suchen würden. Sinnerweise soll man der Akademisierung also ausgerechnet mit akademisch klingenden Titeln zu Leibe rücken. Kann das – mit dem Trick der Umetikettierung – gelingen?

Der Trick besteht darin, die Grenzen zwischen beruflicher und akademischer Bildung zu verwischen, um die Berufsbildung vom Prestige vermeintlich höher positionierter Abschlüsse profitieren zu lassen. Doch es wird nicht lange dauern, bis das durchschaut wird. Denn Arbeitgeber lassen sich nicht gern täuschen. Und auch einem Berufs-Profi ist nicht gedient, wenn sein Abschluss nach (verspätetem) Hochschulabgänger tönt. Noch gravierender ist: Die vorgeschlagenen Titel verwischen auch die be-

währten Stärken der höheren Berufsbildung und unterwerfen sie dem unpassenden Massstab der Hochschulwelt. Die höhere Berufsbildung kann sich so leider nicht profilieren, zumal sich alle Eckwerte zwischen diesen Bildungsbereichen unterscheiden: 1. Für den Zugang zur höheren Berufsbildung spielt die praktische Erfahrung eine zentrale Rolle – nicht die Matura. 2. Die berufsbegleitenden Ausbildungen sind den Bedürfnissen der Branchen und Teilnehmer angepasst – nicht europäisch normiert. 3. Die Inhalte werden von Berufsverbänden (mit-) definiert und von bewährten Berufsleuten vermittelt – und sind nicht Produkt akademischer Freiheiten. 4. Die Abschlüsse der höheren Berufsbildung zielen auf die Übernahme von Verantwortung in Firmen – und nicht auf weitere akademische Ausbildungen. Kurz: Der Professional Bachelor entpuppt sich als Irrlicht in der Berufsbildungspolitik. Wer diesem Irrlicht folgt, fördert nach der formellen Angleichung auch den handfesten Umbau in der höheren Berufsbildung: Mit Normierung (und Verlängerung) der Ausbildung; dominierender staatlicher Finanzierung, die privates Engagement verdrängt; Akkreditierung von (Autonomie anstrebenden) Institutionen; inputorientierten ECTS-Punkten anstelle von outputorientierten Kompetenzen. Das sind gefährliche Ideen, welche die starke und wichtige Verbindung zur Arbeitswelt schwächen.

Richtig dagegen ist der vom Bund eingeschlagene Weg, um die höhere Berufsbildung besser zu positionieren. So gilt es, international verständliche Diplomzusätze und Niveaueinstufungen für die Abschlüsse zu erarbeiten und die Reputation der Berufsbildung national und international zu stärken. Das braucht Zeit und Arbeit, bringt aber echte Transparenz für die Arbeitgeber und dokumentiert die Qualität der höheren Berufsbildung, ohne sie unter unnötigem Zwang zu verändern. Es ist zu hoffen, dass der Vorstoss von Aebischer im Ständerat als Irrlicht erkannt und abgelehnt wird. ■

Un mirage dans la politique de la formation professionnelle

Des titres académiques tels que «Professional Bachelor» sont censés revaloriser la formation professionnelle. Ce n'est pas la bonne voie. Par Jürg Zellweger



Photo: Rob Lewis

Jürg Zellweger est membre de la direction de l'Union patronale suisse.

Le Conseil national souhaite revaloriser les diplômes des examens fédéraux et des hautes écoles professionnelles en les harmonisant avec les titres académiques. Le Conseiller national socialiste Aebischer propose un bachelor professionnel, un bachelor HES ou un bachelor et master HES en lieu et place des brevets et des diplômes fédéraux. La formation professionnelle supérieure n'est pas connue à l'étranger. Les titres qui en sont issus pourraient nuire à leurs porteurs. D'où une discrimination aussi en Suisse, les entreprises internationales et les patrons étrangers cherchant plutôt des spécialistes porteurs de titres académiques.

Mieux vaudrait combattre cette académisation par la création de nouveaux titres. Le changement d'étiquette peut-il réussir?

L'astuce utilisée consiste à diluer les frontières entre formation professionnelle et formation académique pour mettre les personnes ayant suivi une formation professionnelle au bénéfice du prestige de diplômes prétendument supérieurs. Mais les employeurs ne seront pas dupes. Un diplôme obtenu tardivement dans une haute école ne sert pas un profil professionnel. Au contraire, les titres proposés atténuent aussi les points forts avérés de la formation professionnelle supérieure si on les mesure à l'aune des critères inadéquats du monde universitaire. Ce n'est pas le bon moyen de mettre en valeur la formation professionnelle

supérieure, d'autant moins qu'entre les domaines de formation, les objectifs diffèrent: 1. Pour l'accès à une formation professionnelle supérieure, c'est l'expérience pratique qui est essentielle, non la maturité. 2. Les formations professionnelles annexes sont adaptées aux besoins des branches et de ceux qui y travaillent, non aux normes européennes. 3. Les contenus sont définis par des associations professionnelles et transmis par des professionnels reconnus et ne sont pas le produit des libertés académiques. 4. Les diplômes de formation professionnelle supérieure misent sur la prise de responsabilités dans l'entreprise et non sur d'autres formations académiques.

Bref, le bachelor professionnel est un mirage. Ceux qui, après une harmonisation formelle, s'y laissent prendre, veulent un remaniement concret de la formation professionnelle supérieure: normes et allongement de la formation; financement étatique prédominant au détriment de l'engagement privé; accréditation d'institutions autonomes; crédits ECTS au lieu de compétences à acquérir. Ces idées dangereuses affaiblissent le lien essentiel avec le monde du travail.

La voie choisie par la Confédération pour mieux positionner la formation professionnelle supérieure est la bonne. Il faut élaborer des suppléments aux diplômes et une classification des niveaux des diplômes compréhensibles à l'échelle internationale pour renforcer la réputation nationale et internationale de la formation professionnelle. Cela coûte du temps et de l'argent, mais fournit la transparence nécessaire à l'employeur et atteste la qualité de la formation professionnelle supérieure sans imposer d'inutiles contraintes dans ce domaine. Il faut espérer que le Conseil des Etats saura discerner le leurre qui lui est tendu et qu'il rejettera l'intervention de M. Aebischer. ■